

ua

L'UA MAG | LE MAGAZINE
DE L'UNIVERSITÉ D'ANGERS

N°13 | DÉCEMBRE 2015

PAGES 11-16

Imaginer le tourisme de demain



Sommaire

- 4-5 ■ **C'EST DANS L'AIR**
— **UFR Santé** : « Intensifier les collaborations »
— **Le Lab'UA stimule** l'innovation pédagogique

- 6-9 ■ **VIE DES LABOS**
— **Un Labcom** pour des cultures plus vertes
— **Le végétal** a son campus
— **Mon amie** la rose
— **Ralentir Alzheimer** par la réalité virtuelle
— **Regards** sur l'animal et son langage
— **De nouveaux outils** pour la chimie
— De quoi sont faits les remparts **du château** ?

- 10 ■ **EUROPE & INTERNATIONAL**
— **Le Celfe** ouvre ses portes aux réfugiés
— **Leçon** européenne

- 11-16 ■ **DOSSIER**
— **Imaginer le tourisme** de demain

- 17-19 ■ **L'ACTU DES FORMATIONS**
— « **Si je monte ma boîte**, ce sera grâce au statut étudiant-entrepreneur »
— **PluriPASS**, une pédagogie 2.0
— **Istia** : une promotion, trois spécialités

- 20-21 ■ **DU CÔTÉ DES CAMPUS**
— **Football gaélique** : le Suaps prend l'Éire
— **La formation continue** ouvre ses portes
— **Ce don qui sauve** des vies

- 22 ■ **AGENDA & BLOC-NOTES**

- 23 ■ **LES SUCCÈS DE L'UA**
— **GMP**, le moteur d'une carrière

L'UA MAG ILE MAGAZINE DE L'UNIVERSITÉ D'ANGERS

Directeur de la publication : Jean-Paul Saint-André, président de l'Université d'Angers | **Rédactrice en chef** : Delphine Boisdron, directrice de la communication | **Journaliste** : Cédric Paquereau

Comité de rédaction : Florence Even, Philippe Violier, Philippe Broix, Damien Hamard, Hélène Relandeau | **Design graphique** : Matthieu Borel | **Photos** : Cédric Paquereau, Matthieu Borel, Laura Hot, Celfe, Digital Samovar, Angers Expo Congrès, Fotolia, Benjamin Taunay, Cyril Royer, Snecma | **Impression** : Imprimerie SETIG, Angers | **ISSN** 2259-6402 | **Dépôt légal** : à parution.

Vous souhaitez recevoir L'UA Mag ? Adressez un message avec vos coordonnées postales à communication@univ-angers.fr



Éditorial

Par **Jean-Paul Saint-André**,
président de l'Université d'Angers

L'UA Mag fête ses quatre ans ! Lancé par Daniel Martina en décembre 2011 pour rendre l'Université d'Angers « encore plus lisible auprès de nos partenaires », la revue a tenu ses promesses en offrant une mise en lumière permanente de toutes les forces vives de l'UA.

Depuis quatre années, tous les atouts de notre communauté ont tour à tour été présentés, témoignant du caractère pluridisciplinaire de notre établissement, de l'ouverture réelle sur la société, du lien avec le territoire, de notre engagement en faveur de la réussite de nos étudiants, et de nos soutiens et capacités à l'excellence scientifique.

Le dossier sur le tourisme, comme celui sur le végétal (n° 2) ou la santé (n° 8) n'échappe pas à la règle constante depuis 2011 de proposer une thématique soulignant la transversalité en œuvre dans notre établissement et incarnant un marqueur fort de l'évolution de l'UA. Dans le contexte de mise en place, au 1^{er} janvier 2016, de la Communauté d'universités et d'établissements Université Bretagne Loire (Comue UBL), il est plus que jamais nécessaire d'asseoir les projets structurants pour l'UA et sa communauté. ■



■ Quatre ans de mandat

Après un parcours hospitalo-universitaire angevin débuté en 1978 et qui l'a conduit aux fonctions de doyen de la Faculté de médecine de 2001 à 2011, Jean-Paul Saint-André est élu président de l'Université d'Angers en 2012.

Au cours des quatre années de son mandat, il s'est attaché avec son équipe, et en collaboration avec la communauté universitaire, à structurer l'établissement pour rendre les activités de tous plus lisibles, plus visibles tout en les inscrivant dans une dynamique de synergie. Cette structuration se traduit par la mise en place de PluriPASS, la création de l'UFR Santé, la reconnaissance de nouvelles spécialités d'ingénieur, le renforcement des pôles de recherche, le portage de quatre dispositifs RFI, l'obtention de deux chaires d'excellence Connectalent.

À l'issue des élections qui se tiendront début 2016 (renouvellement des conseils le 19 janvier, élection du président le 15 février), Jean-Paul Saint-André poursuivra ses activités hospitalo-universitaires par un consultanat.

UFR Santé :

« Intensifier les collaborations »

Dissociées depuis 1996, les Facultés de médecine et de pharmacie sont de nouveau réunies au sein d'une unique Unité de formation et de recherche, l'UFR Santé. Le point sur les enjeux de cette création avec Isabelle Richard, ex-doyenne de la Faculté de médecine élue en octobre à la tête de la nouvelle UFR.



Doyenne de la Faculté de médecine de 2011 à 2015, Isabelle Richard, professeure de médecine physique et réadaptation, a été élue directrice de la nouvelle UFR Santé.

■ Pourquoi constituer cette UFR ?

Isabelle Richard : « Deux raisons principales. La première, c'est le regroupement des activités recherche du pôle Santé angevin. Des chercheurs, des personnels qui appartenaient aux deux UFR Médecine et Sciences pharmaceutiques travaillent ensemble depuis longtemps, partagent les mêmes locaux... L'UFR Santé officialise ce fonctionnement et va le faciliter.

Deuxièmement, nous prenons acte des nouveaux enjeux de la formation. Les métiers de la santé évoluent actuellement, car les problèmes de la population évoluent sous l'effet du vieillissement et du développement des maladies chroniques. La collaboration entre les acteurs est devenue un enjeu majeur en terme d'organisation et d'efficacité des soins. Et, pour doter le pays de professionnels qui savent collaborer, il nous paraît pertinent de les former dans une certaine proximité, de proposer des cours communs aux étudiants, d'imaginer des modules de formation continue ouverts à différents professionnels... Le projet d'UFR Santé s'inscrit dans ce cadre, en organisant le rapprochement entre médecine et pharmacie, mais également bientôt avec les études de maïeutiques, voire peut-être un jour, avec les formations en soins infirmiers.

■ Le parcours PluriPASS, alternative à la Première année commune aux études de santé que l'UA teste depuis la rentrée, repose sur cette logique de dialogue interdisciplinaire. Quel rôle a joué ce projet ?

IR : PluriPASS a été un catalyseur. Sa mise en place a participé à un changement de mentalité.

Des enseignants-chercheurs de différents horizons ont travaillé en commun et se sont rendus compte qu'ils étaient moins différents qu'ils le croyaient. Il y a parfois une logique de concurrence entre professions de santé, mais c'est une impasse. C'est à nous de montrer qu'on peut faire les choses autrement, qu'on peut faire tomber le cloisonnement, les préjugés parce que, ce qui est important in fine, c'est le patient, et donc le professionnel qu'on va lui fournir, c'est-à-dire l'étudiant qu'on va former.

■ Comment s'organise concrètement l'UFR Santé ?

IR : L'UFR est gouvernée par un conseil de 40 membres, enseignants-chercheurs, personnels, étudiants et personnalités extérieures. Il y a une directrice, un directeur adjoint, Frédéric Lagarce, une assesseure en charge des moyens, Sabine Mallet, et un directeur adjoint étudiant, Arthur Piraux. Différentes commissions ont été constituées, dont une commission Responsabilité sociale chargée de discuter avec des partenaires tels que l'Agence régionale de santé, les collectivités locales, les conseils de l'ordre, afin de rapprocher nos formations des besoins des territoires. L'UFR est structurée autour de deux départements, Médecine et Pharmacie, avec chacun leur conseil et leur directeur, et trois autres entités : le parcours PluriPASS, l'unité de formation continue en santé, et un département « pédagogique » de maïeutique. Ce n'est pas un département à part entière puisque les personnels de l'école de sages-femmes accueillis dans nos locaux depuis cet été, n'appartiennent pas à l'université. Mais cela permet d'envisager que cela le devienne.

Chaque département disposera d'une grande autonomie pour tout ce qui concerne sa filière. Le conseil de l'UFR s'occupera lui des projets transversaux, des projets avec les autres composantes de l'UA, du dialogue avec les partenaires et autres formations de santé, et des moyens communs.

■ Quels seront les grands dossiers des prochains mois ?

IR : D'abord faire fonctionner cette UFR, que chacun s'approprie son mode de fonctionnement. À court terme, il nous faudra aussi arriver à une offre groupée de formation continue et développer des formations qui pourront être suivies par différents professionnels ; toujours dans la même logique.

Nous allons aussi nous rapprocher des instituts de formation en soins infirmiers, aujourd'hui dans le giron des centres hospitaliers, de l'institut de masso-kinésithérapie de Laval, pour leur dire qu'on est une UFR Santé, et que, s'ils veulent venir, ils sont les bienvenus.

Un autre des objectifs sera de réussir la mise en place de PluriPASS, et notamment la 2^e année qui ouvrira en septembre 2016.

Du côté de la recherche, nous pensons travailler au regroupement des fonctions support (ingénierie de projet, finances...) et définir une organisation qui soit la plus facile et la plus efficace pour les laboratoires. Je veux que tout le monde se sente bien dans cette UFR, que personne n'ait l'impression d'avoir perdu quelque chose mais, au contraire, que les gens constatent qu'on peut faire des choses plus importantes en étant groupés, des projets qu'on n'aurait pas pu conclure chacun de son côté ».



Le Lab'UA stimule l'innovation pédagogique

L'Université d'Angers a décidé de se doter d'un centre d'expérimentation et de diffusion des nouvelles formes d'apprentissage : le Lab'UA.

Ce matin-là, ils sont neuf. Petit café, tutoiement, ambiance détendue entre ces enseignants et personnels qui la plupart ne se connaissent pas quelques minutes plus tôt. Au programme de cette Matinale du Lab'UA : « Les techniques de création ». Dans le rôle de l'animateur, un « expert », Anthony Delamarre, maître de conférences à l'Istia, spécialiste de l'innovation. Pas question de faire cours, l'atelier est basé sur les échanges entre participants. Chacun a ses propres attentes, même si beaucoup se recoupent. Un enseignant de physique cherche ainsi des idées pour maintenir l'attention de ses étudiants, car, constate-t-il, « des choses qui pouvaient être transmises il y a quelques années avec nos cours classiques ont aujourd'hui plus de mal à passer, en particulier auprès des étudiants de 1^{re} année. Ceux qui ont connu la réforme du lycée sont demandeurs de nouvelles pédagogies ». « J'aimerais savoir comment peut-on être créatif dans la pédagogie que l'on propose ? », renchérit une enseignante de lettres. Et comment peut-on susciter la créativité chez eux ? Au bout de deux heures, ils repartent avec « des pistes intéressantes, comme celle d'associer les étudiants, pour qu'ils soient acteurs et actifs ». « Classe inversée », « évaluation par les pairs », le Lab'UA propose tous les mois une rencontre matinale centrée sur les pratiques pédagogiques, qui « s'appuie sur des expérimentations déjà menées par certains au sein de l'Université d'Angers », précise Nathalie Lussion, ingénieure en technologie de la formation, responsable du pôle E-pédagogie du Lab'UA. Ces Matinales sont complétées par des « Midis » qui permettent, entre deux bouchées de sandwich, de découvrir un outil numérique ou un service en ligne (Zotero, Orcid...).

Échanger et accompagner

Ces rendez-vous ne sont qu'un aperçu des activités du Lab'UA. Veille informatique, via son site web ou compte Twitter, forum en ligne, tutoriels, conférences... l'équipe de huit personnes multiplie les initiatives pour sensibiliser la communauté universitaire et l'accompagner dans l'évolution des pratiques pédagogiques mais aussi de valorisation de la recherche, « qu'elles soient tournées vers le numérique ou pas », insiste Dominique Duquenne, responsable du projet définitivement lancé début 2015. Il a pris forme dans le prolongement des Journées e-pédagogie organisées dès 2013 par l'UA. « Une journée par an, on voyait bien que ça ne suffisait pas, qu'il fallait proposer d'autres temps pour permettre aux enseignants d'échanger sur leurs pratiques et accompagner ceux qui en avaient besoin ».

Le Lab'UA veut jouer le rôle d'interface, être « un point d'accueil des idées,

des nouvelles pratiques initiées par certains, et un point de récolte des besoins, poursuit Dominique Duquenne. Si un enseignant a envie de tester une nouvelle formule mais ne sait pas comment faire exactement, nous pouvons l'accompagner », grâce notamment à la présence d'ingénieurs pédagogiques, d'un ingénieur en imagerie, d'un développeur multimédia.

Appel à projets

Pour encourager les expérimentations et le partage des connaissances, l'UA a lancé un appel à projets, doté de 200 000 euros sur deux ans. Les projets seront retenus fin 2015 et devront être opérationnels à la rentrée 2017 ou en janvier 2018. Ils seront nécessairement portés par un collectif d'enseignants, d'une ou plusieurs formations, et si possible généralisables à terme à l'ensemble de l'université. Durant toute la phase de mise au point, ils bénéficieront d'un soutien sous forme d'heures d'ingénierie pédagogique et/ou d'heures complémentaires pour les enseignants impliqués.

Les travaux programmés en 2016 dans les locaux occupés par le Lab'UA, à l'étage de la BU Belle-Beille, devraient également donner une nouvelle impulsion au centre d'innovation, en identifiant clairement le lieu et en élargissant ses possibilités d'accueil. La partie bureau va être rénovée et complétée d'un espace de travail en groupe, d'un studio d'enregistrement... La salle Burgess sera entièrement réaménagée en salle pédagogique conçue pour du travail collaboratif en petits groupes, avec écrans muraux, tables et chaises mobiles, tableau interactif... Toujours dans le même objectif : permettre aux enseignants d'inventer et de s'approprier la pédagogie de demain. ■

Une fois par mois, enseignants et personnels se retrouvent pour une des Matinales du Lab'UA, consacrées aux nouvelles pratiques pédagogiques.



L'info en +

L'Université d'Angers est membre du LearningLab Network. Le réseau, fondé par l'École centrale de Lyon, EmLyon Business School et l'Université Jean-Monnet de Saint-Etienne, fédère les établissements disposant d'un centre dédié aux nouvelles formes d'apprentissage utilisant notamment les possibilités offertes par les nouvelles technologies.

Un Labcom pour des cultures plus vertes

L'Agence nationale de la recherche a retenu fin septembre le projet de création d'un Laboratoire commun de recherche, baptisé « Estim », associant les scientifiques de l'Institut de recherche en horticulture et semences (IRHS) et les ingénieurs d'Arexhor Pays de la Loire, Agence régionale pour l'expérimentation horticole. Ensemble, ils comptent inventer, développer et rendre opérationnels des outils d'évaluation multicritères des stimulateurs de vitalité.

Reposant sur des éléments naturels (des extraits d'algues, de végétaux, de minéraux ou des micro-organismes), les stimulateurs de vitalité visent à favoriser la croissance des plantes, ou à renforcer leur système de défense. Objectif : réduire l'apport d'engrais et autres produits phytosanitaires, tout en assurant la qualité des productions végétales.

Si leur efficacité peut être démontrée en laboratoire, « la reproductibilité de leur efficacité au champ s'avère décevante », note l'équipe du projet Estim, piloté par Philippe Grappin. La profession se heurte à un déficit d'outils permettant d'estimer l'état optimal de réceptivité de la plante d'une part, et sa réponse exacte à ces actifs, d'autre part. Il est pourtant critique d'investir sur ces leviers pour continuer à identifier de nouveaux actifs, soutenir leur certification, optimiser leur formulation et leur application, et proposer des outils d'aide à la décision pour l'agriculteur ». C'est tout l'enjeu du futur Labcom Estim, qui compte mettre en œuvre de nouvelles technologies pour caractériser rapidement, à un coût acceptable, plusieurs critères : l'état physiologique de la plante et par conséquent son niveau de réceptivité à un stimulateur ; les changements des mécanismes physiologiques provoqués par un biostimulant et leur sensibilité aux conditions environnementales ; les changements du système immunitaire de la plante provoqués par un stimulateur de défense ; les conséquences de l'application de ces actifs sur la microflore « non cible » associée à la plante hôte. « Ces approches utilisées conjointement permettront de sélectionner des produits qui agissent dans une large gamme de contraintes biotiques et abiotiques avec un effet sur la plante, en prenant en compte sa microflore ». ■



La Maison de la recherche, centre névralgique du Campus du végétal.

Le végétal a son campus

Les acteurs angevins de la formation, de la recherche et de l'innovation concentrent leurs forces sur le nouveau Campus du végétal. Il a été inauguré le 9 septembre.

Situé à la frontière de Beaucouzé et d'Angers, le Campus du végétal est le point de rencontre des forces vives angevines qui œuvrent dans le domaine du végétal spécialisé (horticulture, arboriculture, légumes, semences). Il s'appuie sur six partenaires principaux : l'Université d'Angers, AgroCampus Ouest, l'École supérieure d'agricultures, l'Institut national de recherche agronomique (Inra), le pôle de compétitivité Végépolys et le centre technique national des espaces verts Plante&Cité.

Le nouveau campus s'articule autour de trois constructions emblématiques. La plus récente, la Maison de la recherche (notre photo), est opérationnelle depuis cet été. Construite sur un terrain de l'Inra, sous maîtrise d'ouvrage du conseil départemental (20,2 M€), elle permet de rassembler en un même lieu des équipes jusque-là dispersées sur Angers. Elle accueille sur 8400 m² plus de 250 chercheurs issus de quatre laboratoires (IRHS, Sonas, Grappe et Leva), les plateaux techniques mutualisés de la structure fédérative de recherche Quasav, ainsi que le centre R&D de Végépolys et le personnel du RFI Objectif Végétal, qui a pour mission d'accélérer le développement du pôle angevin à l'horizon 2020. Quelques mètres plus loin se trouvent les installations expérimentales mutualisées, ensemble de serres et de chambres de culture destinées aux expérimentations. Autre élément clé : la Maison du végétal qui permet la connexion entre mondes académique et professionnel. Le bâtiment aux lignes architecturales caractéristiques abrite notamment la vingtaine de collaborateurs de Végépolys qui œuvrent à l'émergence de nouveaux produits, services et méthodes (330 projets soutenus depuis 2005). ■

Le végétal en chiffres

- 4 000 entreprises dans la région
- 2 500 étudiants sur l'agglomération, dont près de la moitié à l'UA
- 400 chercheurs sur Angers



L'équipe Arch-E de l'IRHS a présenté une partie de ses travaux lors de la Fête de la science, à Terra Botanica.

Mon amie **la rose**

L'étude des rosiers est l'un des axes forts du pôle de recherche angevin dédié au végétal. Le public a pu le constater lors de la Fête de la science.

Les 3 et 4 octobre, plus de 2000 visiteurs ont franchi les portes de Terra Botanica. Le parc d'attractions et de loisirs s'est joint à l'organisation de la 24^e édition de la Fête de la science en accueillant, le temps d'un week-end, des animations et des conférences sur le végétal, l'une des grandes thématiques de la recherche angevine.

Le tiers des stands animés par des chercheurs étaient consacrés aux rosiers qui focalisent une grande part de l'attention de l'Institut de recherche en horticulture et semences (IRHS), et en particulier la soixantaine de personnels des équipes Arch-E et GDO.

La seconde s'intéresse aux gènes de la plante (déterminisme Génétique et Diversité des plantes Ornementales). Quels sont ceux impliqués dans le développement, dans la qualité des fleurs, ceux responsables du parfum, de sa résistance à telle ou telle maladie ? « *Par exemple, nous travaillons sur un test de détection qui permettrait aux professionnels de savoir si, en fonction de ses gènes, une variété de rosier va être plus ou moins résistante à la maladie des taches noires* », explique Tatiana Thouroude, l'une des membres de l'équipe. GDO s'est également impliquée dans le projet interdisciplinaire Florhige, notamment aux côtés du Centre de recherche historique de l'Ouest (Cerhio). Objectif : étudier la grande période de création de rosiers (de 1800

à 1914), en croisant des données historiques et génétiques sur les sélections opérées, afin d'identifier les caractères qui ont eu l'impact le plus innovant (remontée, parfum...).

■ Plante virtuelle

L'équipe Arch-E s'intéresse aussi à l'aspect des plantes ornementales, mais en s'appuyant sur les facteurs environnementaux - et non génétiques. Plus précisément, elle concentre ses recherches sur l'architecture de la plante : comment la lumière, la nutrition, les hormones vont influencer le développement des bourgeons, générer telle ou telle longueur de tige...

Les chercheurs travaillent actuellement à la modélisation du développement du rosier buisson. L'outil informatique doit permettre, à terme, de simuler la croissance d'une plante virtuelle soumise à des paramètres environnementaux modulables (densité de plantations, luminosité, etc.). « *On pourrait ainsi mieux contrôler le développement des plantes, pronostiquer Vincent Guérin, responsable adjoint de l'équipe Arch-E. Tendre vers ce qui est le plus recherché par les professionnels, sans transformation génétique, et en limitant les opérations de taille et l'apport de produits chimiques* ». ■

Ralentir Alzheimer par la réalité virtuelle

Déborah Foloppe a mis au point un outil numérique qui permet de retarder la perte d'autonomie des patients.

En France, 855 000 personnes souffrent de la maladie d'Alzheimer et symptômes associés. L'altération progressive des facultés cognitives a des répercussions sur leur vie quotidienne : difficultés à gérer leurs comptes, à s'alimenter... Pour freiner l'intensité de ces complications, Déborah Foloppe travaille depuis 3 ans sur une solution à visée thérapeutique non-médicamenteuse, reposant sur la réalité virtuelle. Son projet de recherche associe le Laboratoire de psychologie des Pays de la Loire (LPPL), le Laboratoire angevin de recherche en ingénierie des systèmes (Laris), le département de neurologie du CHU d'Angers, et a bénéficié de financements de l'association France Alzheimer et du groupe mutualiste Réunica.

Au cours de sa thèse encadrée par Philippe Allain, professeur de neuropsychologie (LPPL) et Paul Richard, maître de conférences en réalité virtuelle (Laris), Déborah Foloppe a imaginé et développé un logiciel d'entraînement, basé sur dix ateliers de cuisine. « Il s'adresse aux personnes en début de maladie, qui ont encore de bonnes ressources mais connaissent des perturbations dans leur vie quotidienne, notamment au niveau des activités instrumentales », prévient cette « spécialiste de la transdisciplinarité », qui a fait appel à des notions d'ergonomie, de psychologie, de design, de physique et d'informatique pour mener à bien son projet.

Sur l'écran, une cuisine virtuelle apparaît. L'utilisateur doit manipuler, grâce à la sou-

ris, des objets mis à sa disposition dans le décor, afin de « mettre le couvert pour deux personnes », « préparer un sandwich », « servir de la soupe en bocal »... « Les tâches sont différentes, mais partagent des caractéristiques communes, explique la chercheuse de 28 ans. Il y a toujours le même nombre d'ustensiles, les instructions sont structurées de la même manière. Si la personne ne réagit pas au bout de 10 secondes, elle reçoit un indice, sonore ou écrit, de plus en plus directif ».

Bénéfique

L'exécution et la répétition de ces activités simulées est bénéfique, assure Déborah Foloppe : « Ça ne soigne pas, mais plus les gens pratiquent et moins ils ont besoin d'aide, dans le jeu mais aussi dans leur vie réelle. Le transfert fonctionne ». Le logiciel livre également des éléments d'évaluation de l'évolution de la maladie : « Plus l'état de la personne se dégrade, plus elle va avoir besoin d'indices ».

Le logiciel reste expérimental. Après avoir soutenu sa thèse début 2016, Déborah Foloppe espère pouvoir consacrer une année supplémentaire à la maturation du projet, en rendant l'outil plus immersif et directement accessible aux professionnels de santé et à leurs patients. ■



Déborah Foloppe a conçu des exercices d'entraînement à destination des malades d'Alzheimer.

10 ans de recherche

Philippe Allain et Paul Richard, et leur laboratoire respectif LPPL et Laris, étudient depuis une dizaine d'années l'intérêt des nouvelles technologies et de la réalité virtuelle pour l'évaluation et la prise en charge des personnes souffrant de lésions du système nerveux central, en particulier celles gênées par des troubles exécutifs dans leur vie quotidienne.

Regards sur l'animal et son langage

Du 8 au 10 octobre, une trentaine de chercheurs français, grecs, américains, israéliens se sont retrouvés au Mans, puis à Angers pour trois jours de colloque consacrés à la représentation animale dans les arts et à la place faite à son langage.

L'événement, qui a rassemblé des spécialistes de multiples disciplines (littérature, histoire, histoire de l'art, linguistique, philosophie...) a balayé toutes les périodes, de l'Antiquité à l'époque contemporaine, à travers des analyses aussi bien textuelles qu'iconographiques. Il conclut une série de séminaires et de journées d'études consacrés au « portrait », lancée dès 2008, par le laboratoire Langues, littérature, linguistique

des universités d'Angers et du Maine (3L.AM). Dans les descriptions ou représentations d'animaux, « l'humain est toujours présent, explique Sandra Contamina, maîtresse de conférences en études hispaniques, membre du 3L.AM, et organisatrice angevine du colloque. C'est l'homme qui fait parler l'animal. Mais il est intéressant de voir comment il voit l'animal, quelle place il lui donne, et la marge d'expression qu'il lui laisse. Si certains écrivains se réfugient derrière leur animal de compagnie pour parler à sa place, d'autres vont essayer de rendre une part du mystère, d'incompréhension qu'il y a dans l'animal ».

Ce qu'ils disent des hommes

Spécialiste de la littérature du Siècle d'or espagnol (XVI^e et XVII^e siècles), Sandra Contamina s'est penchée sur le cas de Rossinante, le cheval

de Don Quichotte, qui apparaît dès les premières pages du roman de Miguel de Cervantès (1605). « Dès le début, il fait partie des attributs du chevalier, au même titre que l'armure ».

Maigre, fatigué, de nature pacifique, Rossinante devient dans les yeux de Don Quichotte un vaillant destrier. « Don Quichotte, c'est l'histoire d'un petit noble qui s'invente une vie de chevalerie. Dans cette œuvre, très parodique, l'image du cheval se construit aussi par contraste avec le modèle que veut se donner Don Quichotte. Rossinante n'est pas à la hauteur du roman de chevalerie, comme Don Quichotte n'est pas à la hauteur de l'image qu'il se construit. C'est aussi pour cela que Cervantès en fait une description assez lointaine, pas du tout anthropomorphisée. Il a voulu tenir Rossinante à son état d'animal, rappeler d'où il vient, et qu'il n'a rien d'héroïque ». ■

De nouveaux outils pour la chimie

Le Contrat de plan État-Région 2015-2020 soutient les recherches prometteuses du laboratoire Moltech-Anjou : 0,99 M€ pour de nouveaux équipements, et, 1 M€ pour optimiser ses installations.

C'est un nouveau coup d'accélérateur pour la recherche de matériaux moléculaires pour l'électronique et la photonique organiques. Les trois laboratoires de chimie d'Angers, de Nantes et du Mans (Moltech, Ceisam et IMMM), qui collaborent déjà étroitement dans le cadre de la démarche Lumomat alliant recherche, formation et innovation, ont retenu l'attention des financeurs publics. Leur programme commun d'amélioration des équipements et infrastructures, baptisé « Cispeo », a été doté d'une enveloppe globale de 3,055 M€ dans le cadre du CPER 2015-2020. Au chapitre « équipement », le seul laboratoire Moltech-Anjou bénéficiera de 990 000 €, grâce à l'apport conjoint de l'État, de la Région, du CNRS et de fonds européens Feder. Plus d'un tiers de cette somme sera engagé au cours de la prochaine année. Le principal achat sera une « boîte à gants sur-mesure de 6 mètres de long, qui servira à préparer et tester, en milieu inerte, les matériaux qui vont être engagés en électronique organique », explique le responsable du dossier, l'électrochimiste Éric Levillain, directeur de recherche CNRS, membre de Moltech. D'autres matériels de laboratoires viendront compléter cette première commande (profilomètre, balance de précision...). « Des équipements dédiés à la plate-forme que l'on a montée et que l'on veut encore développer ».

Efficacité

Les éléments de cette plate-forme sont actuellement disséminés sur les deux niveaux du bâtiment K de la Faculté des sciences. Ils seront bientôt regroupés au sein d'un espace de 250 m² au rez-de-chaussée. « Pour plus d'efficacité, tout sera rassemblé sur quatre pièces, avec une grande pièce pour les deux boîtes à gants dont la nouvelle, une autre pour la préparation, et deux autres plus petites pour des caractérisations spécifiques ».

Le futur aménagement nécessite de déplacer des bureaux et des salles dédiées à d'autres mesures. Ce sera également l'occasion de faire évoluer le système de ventilation vers les dernières normes. Pour l'ensemble de ces travaux, le laboratoire Moltech-Anjou s'est vu attribuer 1 M€, sur le volet « immobilier » du CEPR, financés par la Région, Angers Loire Métropole et des fonds Feder. Le chantier devrait débuter au second semestre 2016, pour une durée de 6 mois.



Fabrice Redois a été l'un des acteurs de la 10^e Nuit des chercheurs, qui a reçu 1800 visiteurs.

De quoi sont faits les remparts du château ?

La 10^e Nuit des chercheurs a réinvesti le château d'Angers le 15 septembre. Spécialiste de la géologie régionale, Fabrice Redois, enseignant-chercheur à l'UA, a profité de l'occasion pour révéler les résultats d'une étude sur la nature « des cailloux » qui composent les remparts, menée en collaboration avec Emmanuel Litoux, archéologue départemental, et un étudiant de master, Tanguy Leblanc.

Fabrice Redois : « L'étude a débuté en 2013, en marge des travaux de restauration des remparts. Quand on les regarde, on voit deux choses : du clair et du foncé. Les roches foncées, les gens pensent que c'est du schiste ardoisier. Et ils ont raison. La question est : d'où vient-il ? Là, c'est plus délicat à déterminer, car c'est une roche très commune. Il vient peut-être des abords du site. On sait qu'il y a eu une zone d'extraction au pied des remparts, ce qui a renforcé la hauteur des murs, et qu'à la place des boulevards qui entourent aujourd'hui le château, il y avait des fossés. Il a donc fallu creuser, extraire des roches. Cela reste à l'état d'hypothèse. Mon collègue du service départemental d'archéologie souhaitait surtout connaître la nature et la provenance des roches claires. Les gens pensent que c'est du tuffeau. Alors oui, il y a du tuffeau à l'intérieur du château, et la roche des remparts est d'une couleur similaire. C'est aussi un calcaire (en l'aspergeant d'acide, il y a effervescence). Mais les points communs s'arrêtent ici. Sa densité est plus élevée. Elle est moins friable. Elle contient des silix de couleur marron, absents du tuffeau, et en regardant de plus près, on trouve des fossiles différents. C'est ce qu'on appelle un calcaire du Bajocien, qui date de la période du Jurassique.

Jeu de pistes

On a fait des prélèvements et exploré différents sites où il y avait potentiellement la même chose, à la recherche de zones d'extraction. Des sites assez proches d'Angers, puisque les capacités de transport de l'époque étaient limitées. On en a trouvé deux intéressants : au Thoureil, en bord de Loire, et près de Durtal, commune traversée par le Loir. On hésitait entre les deux. Puis, mon collègue archéologue a retrouvé des textes en latin, datant de la construction du château, au XIII^e siècle, où un exploitant se plaignait car on ne lui avait pas payé ses cailloux. Sa carrière était... près de Durtal. Pour l'instant, ce n'est qu'une piste. Mais cela montre l'importance de travailler en équipe pluridisciplinaire. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il y a un troisième élément dans les remparts. Dans le clair, il y a du grès, du sable cimenté. Comme pour le schiste, il est très difficile de dire d'où il provient. J'ai juste pu le dater de l'Éocène, autour d'une quarantaine de millions d'années. Pourquoi faire ce type d'études ? Dans le cadre d'une restauration, il peut être intéressant d'utiliser des matériaux les plus proches des originaux. Et cela nous en apprend aussi beaucoup sur les relations entre les gens, entre les territoires, entre ceux qui commandaient ces roches, ceux qui les extraient et ceux qui les taillaient ».



Le laboratoire Moltech-Anjou va être équipé d'une seconde « boîte à gants ».



Chaque année, le Celfe permet à près de 900 jeunes de s'initier ou de se perfectionner en français.

Leçon européenne

En marge de la 5^e Semaine internationale co-organisée par la Faculté de droit, d'économie et de gestion, et l'UFR Esthna, Tourisme et culture, et à l'invitation de la Maison de l'Europe, l'Université d'Angers a accueilli le 15 octobre dernier son Excellence Almir Šahović, délégué permanent de la Bosnie-Herzégovine au Conseil de l'Europe. S'appuyant sur 47 États, le Conseil œuvre à la protection de la démocratie et des Droits de l'Homme. Lors d'une conférence devant près de 150 étudiants et enseignants, l'ambassadeur a présenté les quatre grandes priorités de son pays qui s'est vu confier, de mai à novembre, la présidence tournante du Comité des ministres, instance de décision du Conseil. La Bosnie-Herzégovine s'est notamment engagée en faveur de la prévention des violences faites aux femmes, du dialogue interreligieux et de la lutte contre les radicalisations, du développement du film européen et du renforcement des échanges avec les pays voisins de Méditerranée. « *C'est toujours un grand plaisir pour moi d'intervenir devant des étudiants. C'est toujours extrêmement intéressant, chacun apprend des choses* ». ■



Après sa conférence, l'ambassadeur de Bosnie-Herzégovine Almir Šahović s'est entretenu avec John Webb, vice-président de l'UA en charge de l'International.

Le Celfe ouvre ses portes aux réfugiés

Le Centre de langue française pour étrangers (Celfe) de l'Université d'Angers s'est porté volontaire pour donner des cours à des réfugiés accompagnés par des associations du Maine-et-Loire.

Le Celfe accueille chaque année près de 900 personnes, dont un bon nombre de Chinois qui représentent le principal contingent d'étudiants étrangers à l'UA. Environ la moitié de ces 900 inscrits suivent une formation universitaire, dans le cadre ou non d'un programme d'échange, ou préparent une thèse. Les autres viennent apprendre le français ou valider un niveau en prévision d'études supérieures. L'obtention d'un Diplôme d'université d'études françaises (DUEF) leur permet d'acquérir les compétences en langue préalables à une inscription à l'université, de même que certaines certifications (les Diplôme d'études et Diplôme approfondi en langue française, Delf et Dalp, ou les Tests de connaissance en français, TCF et TCF-DAP).

Les étudiants inscrits au Celfe suivent de 3 à 20 heures de cours adaptés à leur niveau par semaine. Des temps organisés dans les différentes composantes de l'UA et assurés par une équipe de six enseignants permanents épaulés par des vacataires. Les étudiants du master Didactique des langues, Français langue étrangère (FLE) interviennent également, dans le cadre de leur stage ou de leur projet de recherche. « *Par exemple, ils peuvent animer les ateliers de conversation sous la responsabilité d'un enseignant* », indique Julien Kilanga, professeur en sciences du langage, responsable de la filière FLE à la Faculté des Lettres, langues et sciences humaines, et, directeur pédagogique du Celfe.

Action collective

Rattaché depuis 2012 à la Direction de l'international de l'UA, le Celfe est centré sur le public étudiant ou en passe d'entamer un cursus universitaire. Étant donné le contexte international, il a décidé d'assouplir cette règle de conduite, en ouvrant ses portes aux réfugiés et demandeurs d'asile accompagnés par des structures angevines. « *L'idée, explique Julien Kilanga, est de leur proposer une formation initiale en français qui leur permettra d'entreprendre ou de poursuivre un cursus universitaire, et, tout simplement, de s'intégrer au mieux dans la société* ».

Une liste de 25 adultes, porteurs d'un projet d'études, a été établie en lien avec le Collectif universitaire angevin de solidarité avec les réfugiés et les demandeurs d'accueil, qui s'est créé à la rentrée autour d'enseignants-chercheurs, personnels et étudiants de l'UA sensibles aux valeurs d'accueil et de solidarité. Parmi ses missions : « *Contribuer à l'accueil de collègues et d'étudiants réfugiés ou demandeurs d'asile, écrit le collectif, au développement de l'apprentissage et de la formation linguistique de ces derniers ainsi qu'à leur accompagnement social* ».

L'initiation au français dispensée par le Celfe pourrait débuter dès fin 2016. La formation sera gratuite. Elle reposera sur l'implication des étudiants du master FLE, encadrés par des enseignants. ■

Exonération des frais d'inscription

Le 25 septembre, le Conseil d'administration de l'UA a voté, à l'unanimité, en faveur de l'exonération complète des frais d'inscription aux diplômes d'université pour les titulaires du statut de réfugiés ou candidats à ce titre. « *La France est la patrie des Droits de l'Homme, c'est également le pays des Lumières : l'accès aux savoirs doit profiter à tous* », a déclaré le président de l'UA, Jean-Paul Saint-André.

Imaginer le tourisme de demain

Le tourisme est un poids-lourd de l'économie française et régionale. C'est aussi l'un des axes forts de l'Université d'Angers – au même titre que le végétal et la santé – avec quelque 3 000 étudiants à l'UFR Esthua, Tourisme et culture et un fort contingent d'enseignants-chercheurs spécialistes de cette thématique encore émergente. Une place qui devrait s'accroître avec le déploiement des actions impulsées dans le cadre de la démarche alliant recherche, formation et innovation (RFI) Angers TourismLab, lancée il y a moins d'un an.



I Le chiffre

5,3 M€

C'est la somme que la Région des Pays de la Loire, Angers Loire Métropole et l'Université d'Angers engageront lors des cinq prochaines années dans Angers TourismLab. Objectif : booster la recherche, la formation et l'innovation en tourisme, pour faire de la région le pôle de référence en Europe à l'horizon 2020.

Angers TourismLab en action



Installée à l'Esthva, l'équipe d'Angers TourismLab s'appuie sur (de g. à dr. et de haut en bas) : Clémence Ratel (formation initiale et internationale), Solène Chesnel (valorisation de la recherche et innovation), Philippe Broix (directeur), Sandrine Gilette (formation continue), Virginie Guilloteau (assistante de direction et communication), et Julien Van Simaëys (recherche).

Financement de recherches, d'une formation en e-learning, pose des fondations d'un réseau d'innovation : 8 mois après son lancement, Angers TourismLab affiche déjà un beau bilan. Le point avec son directeur, Philippe Broix.

Le 10 avril, la convention donnant naissance à Angers TourismLab était signée par 15 partenaires, établissements d'enseignement supérieur, collectivités, chambre consulaire, fédérations professionnelles et entreprises. Que s'est-il passé ensuite ?

Philippe Broix : *Nous avons commencé par recruter une équipe de collaborateurs, avec quatre chargé.es de mission qui s'investissent sur un axe particulier : le développement de la recherche, la formation initiale et l'internationalisation, la formation continue, et, l'innovation et la valorisation de la recherche.*

Notre première action a été de lancer un appel à projets pour faire émerger des programmes de recherche collaboratifs puisque l'un des rôles d'Angers TourismLab est de faire converger un maximum d'acteurs sur un sujet, amener des gens à s'intéresser au tourisme, au-delà de l'Esthva dont c'est le cœur de métier. L'appel à projets a été lancé dès la fin avril. Nous avons reçu des réponses en juin. Elles ont été examinées en interne et par des experts. Le 10 juillet, le comité directeur a décidé de soutenir sept nouveaux programmes de recherche, en plus de « Bronzer en Chine » initié avant le lancement d'Angers TourismLab [lire en page 16]. Nous leur avons accordé 465 000 euros au total, sur l'enveloppe globale de 1,5 M€ dont nous disposons d'ici 2020. Cela permettra, entre autres, de financer trois thèses et trois post-doctorants pendant une année.

Et en matière de formation ?

PB : *Nous avons décidé d'accompagner un projet initié par l'Université du Maine, l'un des membres fondateurs, qui concerne du e-learning sur la valorisation du patrimoine.*

D'autres projets n'étaient pas totalement mûrs, comme l'idée d'une formation conjointe entre l'Esthva et l'école des beaux-arts. Nous allons accompagner ces pré-projets qui pourront de nouveau candidater en 2016. Notre premier appel à projets a été diffusé en interne, afin de consolider les initiatives des partenaires. Mais le prochain devrait être ouvert plus largement.

Les démarches RFI comprennent aussi un volet innovation...

PB : *Angers TourismLab a mené depuis son lancement une enquête auprès des entreprises. Cette étude a mis en avant l'intérêt de la création d'un cluster dédié à l'innovation pour le marché du tourisme. Le 18 novembre, une trentaine d'entreprises (y compris des start-ups), d'associations et d'acteurs institutionnels ont créé une association de préfiguration de ce cluster baptisé « Tourism Innovation Lab », pour en définir l'ambition, le modèle économique, le fonctionnement, prospecter d'autres entreprises potentiellement intéressées.*

La feuille de route opérationnelle reste à écrire, mais certaines actions sont d'ores et déjà envisagées, comme la mise en place de rencontres labos-entreprises sur les nouvelles tendances, le développement d'un Mooc sur l'innovation, la création d'un pré-incubateur à l'Esthva pour doper l'entrepreneuriat étudiant dans ce domaine.

Avez-vous d'autres priorités pour les mois à venir ?

PB : *Un autre grand dossier est la stratégie internationale. Nous disposons de 1,250 M€ pour soutenir des actions de formation et de recherche menées avec une liste de partenaires qui doivent préalablement être identifiés comme stratégiques. Nous négocions avec différents établissements, en Chine, avec l'université de Ningbo par exemple, déjà liée à l'Esthva, en Indonésie, au Canada, au Mexique... D'ici mi-2016, sept seront labellisés. C'est avec eux que nous allons concentrer nos moyens, en accompagnant le développement de doubles-diplômes, de doctorats en cotutelle, d'échanges de chercheurs... L'objectif est de tisser des liens forts afin que, le jour où il n'y aura plus notre coup de pouce financier, le travail avec ces universités se poursuive.*

Par ailleurs, nous organiserons, début 2016, les 1^{ères} assises régionales de la formation en tourisme, afin d'engager une réflexion sur les possibilités de faire évoluer l'offre de formation, pour encore mieux répondre aux attentes des entreprises et destinations.



Digital Samovar, l'un des partenaires du futur cluster Tourism Innovation Lab, met au point un parapluie sonore permettant d'agrémenter les visites.

Le 3 septembre, l'Esthvia a accueilli ses nouveaux étudiants. Au programme pour les nouvelles promotions : cérémonie officielle, pique-nique devant le siège de l'UFR (notre photo) et rallye découverte des atouts touristiques de la ville.

Esthvia : des formations en mouvement

L'unité de formation et de recherche Esthvia, Tourisme et culture adapte constamment son offre aux évolutions et besoins des professionnels et territoires. De nouvelles formations devraient ouvrir prochainement.

En 33 ans d'existence, l'Esthvia s'est taillé une solide réputation. « *L'une de nos forces réside dans notre taille, estime son directeur Philippe Violier. Le fait d'être 2 000 étudiants, et même 3 000 avec les partenariats extérieurs nous a permis d'accueillir une vingtaine d'enseignants-chercheurs spécialistes du tourisme, là où les autres écoles n'en comptent que trois ou quatre. Cette concentration d'étudiants, de formations et d'enseignants-chercheurs au sein d'une seule structure nous donne une visibilité, au-delà de nos frontières. Cette dimension internationale nous l'avons aussi développée à travers la création de doubles-diplômes et de formations délocalisées. Un autre de nos points forts est la professionnalisation, une ouverture au monde professionnel et une réactivité face à ses attentes. C'est ce qui explique nos excellents taux d'insertion, en particulier dans le secteur du tourisme* ».

Les formations de l'Esthvia couvrent trois grands domaines de compétences : le tourisme et les loisirs ; l'hôtellerie, l'événementiel et la restauration ; et la culture, les arts et le patrimoine. Les possibilités offertes sont nombreuses : 16 parcours différents en licence, 25 en master, 4 diplômes d'université bac+2 ou bac+4, et pas moins de 18 licences professionnelles.

L'offre évolue régulièrement. Parmi les dernières nouveautés, l'Esthvia propose une option en licence et un master dédié au e-tourisme, visant à former des spécialistes du marketing en ligne et de l'e-réputation. Le master 2 a accueilli sa première promotion en septembre.

Projets collaboratifs

D'autres initiatives devraient élargir encore le paysage dans les prochains mois.

Deux projets avec l'Essca. Dans le cadre d'Angers TourismLab, l'Esthvia s'est rapprochée de l'École supérieure des sciences commerciales d'Angers (Essca), pour imaginer un nouveau parcours en 3^e année de licence, « *qui combinera hôtellerie et digital*, explique Philippe Violier. *L'objectif est de permettre aux hôteliers de sortir de l'étroite des grands opérateurs de réservation en ligne* ». Cette nouveauté pourrait être lancée dès la rentrée 2016.

Un autre projet mobilise Esthvia et Essca. Il part d'un constat : « *Aussi bien dans les offices de tourisme que dans les entreprises de tourisme, beaucoup de gens arrivent à des postes de dirigeants sans avoir été formés au tourisme. On veut leur proposer un parcours de formation continue en management, de niveau master, qui intègre aussi bien les enjeux de développement local que ceux des destinations touristiques* ». D'envergure nationale, la formation serait dispensée à l'Essca-Paris, « *idéalement* » à compter de 2017.

Une école de la gastronomie. L'Esthvia a également entamé des discussions avec la Chambre de commerce et d'industrie du Maine-et-Loire, pour formaliser une « école de la gastronomie ». L'idée ? Proposer une continuité entre les formations initiales professionnelles pilotées par la CCI (du CAP au BTS) et la formation universitaire autour de la gastronomie qui débute à bac +3 à l'Esthvia.

Un pied dans Les Sables. Autre initiative : l'Esthvia aura d'ici peu une antenne en Vendée, aux Sables-d'Olonne. « *Il existe dans cette ville un BTS Tourisme, dispensé par le lycée Notre-Dame-du-Port. Nous avons été sollicités par la municipalité pour imaginer un prolongement* ».

Dès septembre 2016, l'Esthvia devrait ouvrir dans les bâtiments de l'ancienne sous-préfecture, une 3^e année de licence centrée sur le développement des territoires littoraux, « *qui s'appuiera sur des thématiques comme le nautisme, l'hôtellerie, les campings, mais aussi la mise en valeur du patrimoine local* ».

Un master devrait rapidement suivre. ■



Trois écoles d'été en 2016

L'Esthvia, l'Université du Maine, l'Essca, l'UCO et la Chambre de commerce et d'industrie du Maine-et-Loire travaillent sur une offre commune de *summer schools* dédiées au tourisme. Trois écoles d'été d'une durée de 15 jours, chacune organisée par deux partenaires, pourraient être proposées aux étudiants de tous pays dès juin 2016.

Ces *summer schools* s'inscriront dans la continuité des offres développées ces dernières années par l'Esthvia et la CCI. Du 29 juin au 11 juillet 2015, par exemple, 13 membres de l'Université nationale normale de Taïwan ont suivi un programme mêlant cours et activités sur le Val de Loire, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. En première semaine, l'Esthvia a assuré la partie consacrée à la culture, au tourisme et au patrimoine, et a ensuite été relayée par la CCI, sur le volet gastronomie, vins et spiritueux.



L'événementiel, « source d'innovation »

Le projet « Créer » se penche sur les innovations dans l'industrie des rencontres professionnelles et événements, et leur impact sur les commanditaires et les territoires.

Un hôtel d'application et d'expérimentation

Accompagnée par Angers TourismLab, la réflexion sur la création d'une maison internationale des chercheurs étrangers progresse. Les dernières hypothèses envisagent la construction d'un bâtiment d'une trentaine de logements capables d'accueillir les invités et collaborateurs des laboratoires et établissements angevins. Une dizaine de chambres, d'esprit hôtelier, seraient réservées aux courts séjours. Les deux autres tiers, assimilables à des studios, hébergeraient les chercheurs effectuant des missions plus longues.

La structure aura une vocation pédagogique : elle servira d'hôtel d'application notamment pour les formations développées par l'Esthvia. Les porteurs du projet souhaitent également qu'elle devienne un lieu d'expérimentation et de recherche, de test pour les innovations.

Le scénario reste à affiner. Une étude de faisabilité économique sera bientôt lancée. Si des sites ont été repérés, l'emplacement final reste lui aussi à valider. Seule certitude : l'opération devra être engagée d'ici 4 ans. Une enveloppe de 4 M€ est prévue pour ce projet dans le Contrat de plan État-Région 2015-2020, financée à parts égales par la région et l'agglomération angevine. ■

Congrès, séminaires, salons professionnels... les organisateurs de ce type de rendez-vous doivent faire preuve d'imagination. « *Quand on fait appel à une société d'événementiel, c'est qu'on attend des solutions qu'on n'aurait pas pu trouver tout seul* », résume Aude Ducroquet, enseignante-chercheuse en gestion à l'Esthvia, spécialiste de l'événementiel. Dans un secteur soumis à une forte concurrence, les sociétés doivent « *faire preuve de créativité. Elles sont obligées d'innover pour exister* ».

En soit, ces innovations constituent déjà un sujet d'études. Peu de travaux ont été menés jusque-là. Mais les acteurs de Créer (Créativités et innovations de l'industrie des rencontres d'affaires et des événements) souhaitent aller plus loin, en se penchant sur l'effet ricochet. « *On souhaite analyser comment un événement peut être une source d'innovation pour l'entreprise qui l'a commandé, et l'impact sur les publics qui l'ont fréquenté* ».

Co-porteuse du projet, Hélène Pébarthe-Désiré a choisi, elle, de s'intéresser à la dimension territoriale. « *Il y a 20 ans, constate la géographe, on cherchait à faire venir un maximum de visiteurs dans les villes sans trop se soucier de distinguer les dynamiques liées au tourisme d'agrément de celles liées aux rencontres d'affaires. Aujourd'hui, on essaie d'attirer des congressistes, parce qu'ils dépensent plus, sont prescripteurs, et que c'est une manière de communiquer* ». Pour diversifier leur activité, certaines destinations touristiques se sont lancées sur ce marché des Mice (*Meetings, incentives, conferences, and exhibitions*). Les anciennes places fortes résistent. Comment ? En innovant. Des innovations qui ne vont pas seulement bénéficier au public cible. « *L'exigence que l'on va s'imposer pour accueillir la clientèle d'affaires va aussi permettre d'être encore meilleur pour l'accueil du public au sens large* ».

Des professionnels associés

Innovation dans les agences, demande des commanditaires, structuration de l'offre des territoires, outils déployés, les pistes à explorer sont nombreuses. Une vingtaine de chercheurs, angevins, nantais, lillois, algériens, chinois... se sont d'ores et déjà associés au projet, qui a également séduit des professionnels (Angers Expo Congrès, Fontevraud, Le Voyage à Nantes, Saint-Jean-de-Monts Activités...). « *Cela va nous faciliter l'accès aux données* », souligne Hélène Pébarthe-Désiré.

À partir de décembre, et pour un an, le programme recevra le renfort d'une post-doctorante recrutée grâce au soutien d'Angers TourismLab. L'une de ses premières missions sera de faire le point sur la littérature scientifique existante. ■

Sourire réel ou de façade ?

Lancé avec le soutien d'Angers TourismLab, le programme de recherche « Tourisme, travail et émotions » s'intéresse à l'impact des mutations organisationnelles sur les salariés de l'hôtellerie et des transports aériens.

Montée en puissance d'Internet, affirmation d'un modèle low-cost... l'entrée dans le XXI^e siècle n'a pas été de tout repos pour les acteurs du tourisme. Une vingtaine de chercheurs angevins, chinois et polonais ont décidé de s'intéresser aux salariés de ce secteur, en particulier ceux de l'hôtellerie et des transports aériens, sous l'angle de leurs émotions au travail, positives ou négatives. Objectif : analyser les transformations organisationnelles et leur impact sur les attitudes et comportements des salariés, notamment ceux au contact de la clientèle, et, de leurs managers. « Nous abordons ces aspects par des concepts tels que le travail émotionnel, l'implication, la satisfaction ou le contrat psychologique », précise Dominique Peyrat-Guillard, enseignante-chercheuse en sciences de gestion à l'UA, qui porte le programme avec sa collègue du Granem, Gwénaëlle Grefe, elle aussi spécialiste en gestion des ressources humaines et comportement organisationnel.

« Un certain nombre de salariés sont dans une situation de malaise aujourd'hui, constate Gwénaëlle Grefe. Ils sont confrontés à deux phénomènes contradictoires : la standardisation du service, avec de nombreux protocoles, des procédures, et, en même temps, l'injonction d'individualiser au maximum le service, faire du sur-mesure pour une



clientèle de plus en plus internationale, avec des attentes, des codes culturels différents. Le tout dans un contexte de forte concurrence et de nouvelle ère numérique où la moindre maladresse avec un client peut se répandre sur les réseaux et entacher votre réputation ».

Pourquoi certains salariés souffrent, jettent l'éponge, quand d'autres s'engagent, sont satisfaits ? « Nous souhaitons pouvoir proposer des clés d'analyse pour anticiper les réactions et aider les organisations à accompagner au mieux leurs salariés », indique Dominique Peyrat-Guillard qui s'est penchée avec sa consœur sur le conflit qui a paralysé Air France en septembre 2014, et suit ses prolongements.

Un terrain d'études privilégié

Le programme interdisciplinaire, qui associe spécialistes des RH, de la stratégie et de l'organisation, psychologues, sociologue, économiste et géographes a reçu le soutien d'AccorHotels. Le groupe, leader mondial, a accepté d'ouvrir les portes d'une trentaine d'établissements en France, en Pologne et en Chine, pour une diffusion de questionnaires auprès de ses salariés et la réalisation d'entretiens.

Une thèse vient également de débiter. Menée par Aurore Giacomel, elle porte sur le concept de travail émotionnel, sur le territoire français et en particulier au sein du groupe Accor.

Les résultats de l'ensemble des travaux feront l'objet d'une diffusion régulière. Ils seront également au centre d'une journée d'études internationale, en mai 2018, à Angers.

Appart'hôtels : recherches en immersion

Comment commercialiser à l'international des nuitées en appart'hôtels ? Cette question est au cœur d'un projet de thèse, associant le laboratoire Granem et le groupe Appart'City.

Premier opérateur français avec 117 résidences et 13 500 appartements de courte location, Appart'City s'est impliqué avec conviction dans Angers TourismLab, dont le président du comité de pilotage n'est autre que Pierre Denizet, également à la tête du directoire du groupe para-hôtelier. Un groupe qui a aussi décidé de financer une thèse dans le cadre du dispositif Cifre (Conventions industrielles de formation par la recherche).

Depuis novembre et pour 3 ans, un doctorant sous contrat avec Appart'City, Cédric Gautier, 24 ans, va partager son temps entre Montpellier et Angers, entre le siège du groupe et le Granem, laboratoire de recherche en économie et management de l'Université d'Angers. « Il va questionner l'attractivité des résidences de tourisme urbaines auprès des clientèles internationales, explique sa directrice de thèse Sandra Camus, maître de conférences à l'Esthna, spécialiste en marketing et comportement du consommateur. Il va s'attacher plus particulièrement aux canaux de distribution, pour étudier les moyens et outils dont disposent ces clientèles pour accéder à l'offre de résidences urbaines implantées en France ».

Penser un modèle

Le projet de thèse se veut clairement applicatif. Il répond à un besoin de l'entreprise. « Les grands groupes hôteliers développent des stratégies de commercialisation adaptées aux clientèles internationales, constate Sandra

Camus. Appart'City cherche à améliorer la sienne : comment communiquer à l'étranger ? Comment valoriser l'offre d'hébergement et les services associés ? Comment mettre en avant l'environnement urbain ? Les premiers mois de la thèse permettront d'opérer un cadrage conceptuel et de construire le modèle de recherche ».

S'ils serviront les intérêts d'au moins un acteur privé, les travaux du doctorant alimenteront aussi les connaissances académiques et managériales en tourisme, « en particulier celles liées à l'hospitalité », précise Sandra Camus qui pilote en parallèle des recherches sur les stratégies et expériences dans l'hébergement (projet soumis à l'ANR) et dans l'hôtellerie et la restauration (avec le soutien d'Angers TourismLab et de la Région).



Sandra Camus, devant la résidence hôtelière Appart'City à Angers.



Bronzage : quand la Chine s'exposera

Si la peau claire reste une référence, la bronzette fait de plus en plus d'adeptes en Chine. Qui s'y adonne ? Quel en est le sens ? Le programme « Bronzer en Chine » entend étudier l'émergence de cette nouvelle norme corporelle.

Derrière la plage, des hôpitaux

Le tourisme génère un développement des infrastructures de santé. À qui profitent-elles ? Aux seuls touristes ? À la population locale ?

Petits pépins ou gros accidents, la concentration de touristes crée des besoins sanitaires. Comment les destinations répondent-elles à cette attente ? À qui profitent les nouveaux hôpitaux et dispensaires ? Quels impacts sur le système sanitaire des pays concernés, sur leur économie ? Ce sont autant de questions clés du programme de recherche Artes (Allers-retours entre tourisme et santé), qui a reçu le soutien d'Angers TourismLab. Trois grandes destinations ont été ciblées : Cancùn, au Mexique, prisée de la clientèle nord-américaine, Kuta, sur l'île indonésienne de Bali, appréciée des Australiens, et, Marrakech, au Maroc, bien connue des Européens. Deux autres, en Thaïlande et au Sénégal, feront l'objet d'explorations.

Lien entre tourisme et santé

Les premiers travaux sur ce thème ont été menés dès 2012, à l'initiative de deux géographes de l'UA, Sébastien Fleuret et Philippe Duhamel, respectivement directeur adjoint et directeur du laboratoire Espaces et société (ESO). « Ce projet tisse une passerelle entre nos deux grandes équipes, l'une composée de spécialistes du tourisme, l'autre de géographes de la santé », souligne Sébastien Fleuret, qui appartient à la deuxième catégorie. Les reconnaissances effectuées en amont du programme laissent déjà apparaître des différences. « À Cancùn, poursuit le directeur de recherche CNRS, l'hôpital mexicain se trouve dans la ville historique, à l'écart de la zone touristique où ont poussé des infrastructures financées par les assurances américaines. Et les deux mondes sont relativement imperméables. À Bali, où le système s'est renforcé depuis les attentats de 2002, à la demande de l'Australie, les médecins qui exercent dans les structures privées ont l'obligation d'effectuer des heures dans le public en parallèle. Donc, là, il y a une sorte de synergie qui tire tout le monde vers le haut. À Marrakech, c'est encore autre chose. On voit fleurir des hôpitaux adossés à des hôtels, voire des hôpitaux-hôtels, qui reçoivent une clientèle venue pour des soins particuliers ou en convalescence. C'est aussi l'un de nos objectifs : regarder la façon dont les arguments santé/qualité de vie/bien-être sont mis en avant dans la communication touristique ».

Des recherches plus poussées vont être conduites durant les 3 ans du programme, qui associe des universités des régions concernées. « L'objectif est aussi de structurer un réseau international durant cette période, ce qui nous permettra de monter en puissance pour des études à plus grande échelle, indique Sébastien Fleuret. L'autre objectif, c'est d'en tirer des éléments que l'on puisse travailler localement, en France, notamment sur le littoral vendéen ».

La construction des problématiques emprunte parfois des chemins exotiques. En 2011, le géographe Benjamin Taunay, auteur d'une thèse sur le tourisme intérieur chinois, s'envole avec son collègue de l'Esthvia, le sociologue Christophe Guibert, spécialiste des politiques publiques associées au surf, pour Hainan. Les plages de la grande île au sud de Hong-Kong sont fréquentées par une communauté de surfeurs, discipline récente dans le pays. « Les Chinois que l'on a vus là-bas étaient bronzés et fiers d'arborer ce bronzage, relate Benjamin Taunay. Ça nous a intrigués, dans un pays où la peau porcelaine est considérée comme l'ultime canon de beauté ».

En 2012, les deux chercheurs retournent à Hainan, accompagnés d'un autre membre du laboratoire Espace et sociétés (ESO), Vincent Coëffé, fin connaisseur d'Hawaï. « L'invention du bronzage est largement passée par cette île, explique ce dernier. Et elle a été diffusée au reste du monde par des écrivains, comme Jack London qui lui a donné ses lettres de noblesse au début du XX^e siècle ».

Les surfeurs d'Hainan sont sous l'influence hawaïenne. Contrairement au reste du pays où la peau halée est associée aux travaux agricoles, à la pauvreté, leur bronzage est le symbole visible d'une réussite. « Grâce au surf, ils peuvent voyager, tirer des profits économiques et symboliques », résume Benjamin Taunay.

Nudistes

Les trois hommes décident d'approfondir leurs investigations. Avec trois autres chercheurs de l'UA (une géographe, un juriste et une psychologue), ils lancent le programme « Bronzer en Chine » à l'été 2014, soutenu par l'UA, l'ESO, l'Esthvia, puis Angers TourismLab. L'équipe s'est donnée deux ans et demi pour étudier le bronzage en tant que « norme corporelle émergente ». Pour ce faire, elle a enquêté sur les habitudes de la population lambda de l'archipel de Ningbo. Les scientifiques ont exploré les plages nudistes de Hainan, et, à l'inverse, se sont penchés sur la mode du « face-kini », cette cagoule revêtue par certaines femmes qui protège de tout rayon de soleil. À Shanghai, ils se sont entretenus avec les clients et gérants de salons de bronzage. « On n'en compte qu'une trentaine en Chine ». Début 2016, un dernier voyage les emmènera au contact d'autres surfeurs, ceux d'une autre Chine : Taïwan.

Quid de nos pratiques ?

Ces travaux n'ont rien d'anecdotiques. Outre l'intérêt qu'ils représentent pour les autorités sanitaires, voire l'industrie des crèmes solaires, ils visent à apporter une meilleure connaissance de la société chinoise. « Par effet de miroir, poursuit Benjamin Taunay, responsable scientifique du programme, ces nouvelles normes interrogent aussi nos propres pratiques. Elles émergent alors que les cabines à UV sont de moins en moins nombreuses en France et qu'on assiste à des pratiques de whitening, de blanchiment de la peau... »



Manuela Braud (à gauche)
et Ana Maria Molina Castro,
futurs chefs d'entreprise ?

« Si je monte ma boîte, ce sera grâce au statut d'étudiant-entrepreneur »

Lancé en septembre 2014, le Statut national d'étudiant-entrepreneur a été accordé à plus de 800 jeunes l'an dernier en France, dont 18 inscrits à l'UA. Manuela Braud et Ana Maria Molina Castro ont ainsi pu faire avancer leur projet. Elles témoignent de leur expérience.

Un cabinet de coaching pour **Manuela Braud**. Business plan, fonds de roulement... il y a quelques mois encore ces mots n'évoquaient rien pour Manuela Braud, davantage habituée à manier des concepts de sciences humaines que de gestion. D'abord travailleuse sociale, puis formatrice, l'Angevinoise aujourd'hui âgée de 33 ans a repris ses études en 2012. Depuis, elle a mené de front un cursus de psychologie à l'UA, de la licence 3 au master, option Orientation tout au long de la vie, et, une thèse en science de l'éducation à Nantes. « *Je travaille sur les liens entre parcours de vie et parcours de formation, et notamment la résilience : comment l'école peut aider à rebondir après un traumatisme* ». Proche des idées « *de la gauche éternelle* », rien ne la prédestinait à devenir patronne. Et pourtant. À l'automne 2014, Manuela Braud assiste à une réunion de présentation du Statut national d'étudiant-entrepreneur (SN2E). Et se laisse tenter par la possibilité de substituer un stage par un projet entrepreneurial. La trentenaire n'a encore qu'une vague idée de ce que pourrait être son activité, mais, ayant pris goût à l'autonomie durant son doctorat, et poussée par l'envie de « *créer quelque chose de sur-mesure qui réponde à mes valeurs* », elle demande et obtient le statut.

Accompagnement

Les débuts sont laborieux. « *Je suis entrée dans un univers complètement étranger* ». Au fur et à mesure des ateliers, et surtout, des conseils individualisés de spécialistes de la création d'entreprise, Manuela précise son projet, aussi bien sur le fond que sur la forme.

Désormais, elle souhaite synthétiser ses compétences, en proposant un coaching scolaire aux plus jeunes, et, un accompagnement psychologique aux adultes voulant donner une nouvelle direction à leur carrière. Le tout à domicile, « *pour limiter mes investissements* ». Son cabinet pourrait être lancé au printemps prochain, dès qu'elle aura bouclé sa thèse. En attendant, elle a redemandé le statut d'étudiant-entrepreneur. Elle s'est même inscrite au diplôme d'université (DU) Étudiant-entrepreneur, afin de bénéficier « *d'encore plus d'ateliers et de coaching personnalisé* », et de garder un accès à l'espace de coworking implanté au sein de Weforge, repaire des start-ups angevines. « *C'est génial d'avoir un endroit pour travailler, y compris le dimanche, tout en étant au contact de jeunes entrepreneurs. C'est très motivant* ».

Les savons écologiques Ana Molina.

Colombienne de 25 ans, Ana Maria Molina Castro s'accorde sur au moins un point avec Manuela Braud : « *Si un jour je monte ma boîte, ce sera grâce au statut. Avant, c'était impossible à imaginer pour moi* ». Depuis près d'un an, cette étudiante de l'Istia, inscrite en master Innovation, force son naturel réservé et multiplie les contacts pour faire émerger son projet entrepreneurial. L'idée part d'un constat : « *En Colombie, on consomme beaucoup de fritures et il n'existe aucune obligation de recycler les huiles. Les gens les jettent dans les égouts ce qui crée des problèmes environnementaux* », explique celle qui a obtenu un diplôme d'ingénieure chimiste et industrielle à Bogota. Elle souhaitait donc produire et commercialiser du savon liquide fabri-

qué à partir de ces huiles alimentaires usagées. Techniquement, cela n'a rien de révolutionnaire : « *Tous les savons traditionnels sont faits à partir de matière grasse végétale* ».

En 2014, Ana Maria, qui a déjà élaboré un business plan, arrive en France, apprend la langue, s'inscrit à l'Istia, et entend parler du SN2E. Un statut qui lui permet de bénéficier de temps et de conseils. « *J'ai appris beaucoup de choses sur le système français* ». Elle découvre notamment que nos concitoyens ne sont pas mentalement prêts à s'enduire d'huile usagée, même transformée. Mais aussi les obstacles réglementaires, la forte concurrence qui règne sur le marché du savon liquide...

Ana Maria revoit sa copie et se réoriente vers les savonnettes artisanales 100 % écologiques produites, par exemple, à base d'huile d'olive ou de beurre de karité non traités. Elle met au point des prototypes colorés, imagine une marque, *Ana Molina*, pense un modèle commercial. Produites en France, pays réputé pour sa cosmétique, ces savonnettes pourraient être distribuées localement mais aussi en Colombie, auprès d'une population qui s'ouvre peu à peu aux préoccupations environnementales. « *Il existe un potentiel* ».

« C'est possible »

Avant de l'exploiter, Ana Maria Molina Castro veut achever sa 2^e année de master. « *Je cherche actuellement un stage, si possible en cosmétique* ». Car les savonnettes ne composent que le premier élément d'une gamme plus large qu'elle compte lancer. Grâce à l'expérience du SN2E, « *je sais maintenant que c'est possible, que ça peut marcher* ». ■



PluriPASS, une pédagogie 2.0

« **Plus riche** qu'un cours classique »

Enseignante en économie-gestion, Yamina Chikh a dématérialisé les 16 heures de cours optionnel qu'elle dispense sur le management de la santé. Sur son espace Moodle, le texte est introduit par une vidéo et entrecoupé de « capsules pédagogiques », permettant d'insister sur des notions. Une première expérience que l'enseignante est prête à renouveler.

« J'aime explorer de nouvelles choses. Je teste par exemple la pédagogie inversée à la Faculté de droit, d'économie et de gestion. Lorsque l'on m'a proposé de passer devant la caméra pour le cours de PluriPASS, je me suis dit : pourquoi pas ? Je voulais me présenter, présenter le cours aux étudiants qui n'allaient pas physiquement me rencontrer et, aussi, pouvoir insister sur certains concepts, expliquer des schémas avec ma voix, ma tonalité, mes gestes, pour les aider à les comprendre. Être filmée n'a pas été aussi facile que ça : on n'est pas habitué à parler devant une caméra, c'est très différent d'un cours en amphi. Mais ça a été très intéressant et l'équipe a été très aidante, très professionnelle, aussi bien le concepteur pédagogique qui m'a accompagnée sur le scénario que l'audiovisualiste qui a enrichi la vidéo de différentes incrustations. J'ai été très impressionnée par le résultat, beaucoup plus riche qu'un cours classique puisque, au-delà de ma présence, il y a d'autres aides visuelles qui apparaissent. Je pense que ça plaît aux étudiants ».

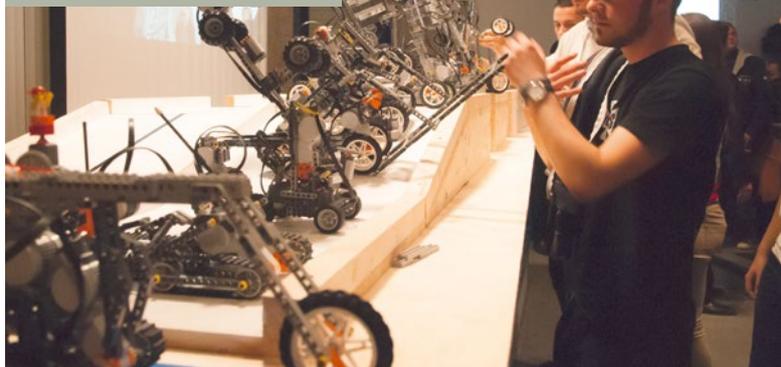
L'Université d'Angers expérimente depuis la rentrée le parcours PluriPASS, alternative à la Première année commune aux études de santé (Paces). Parmi les nouveautés : un tiers des cours sont dispensés en ligne.

Des cours en amphi à 700, des travaux dirigés en « petits groupes » de 200 au mieux. Ce qui ressemble à la caricature de l'enseignement universitaire était une réalité en Paces. Les instigateurs de PluriPASS ont voulu sortir de ce schéma, et proposent depuis la rentrée une autre organisation pédagogique.

Les cours magistraux n'ont pas disparu, mais ne représentent plus que 260 des 600 heures au programme. « Pour l'anatomie, il n'y a pas grand-chose qui remplace un enseignant dessinant devant ses étudiants », estime Élisabeth Letertre, responsable des études de PluriPASS. Pour les travaux et exercices dirigés, la taille des groupes a fondu : 200 maxi, 50 parfois. « Ça génère plus d'échanges. Les petits groupes en enseignement dirigé, autour de la chimie, la biochimie, la physiologie, permettent aussi de réexpliquer des points difficiles, de lever des blocages ».

Le programme n'est pas moins riche. Au contraire. Il comprend une centaine d'heures de plus qu'en Paces, résultat d'une ouverture sur des disciplines connexes (psychologie, histoire des traitements, économie de la santé), et de l'instauration de cours d'anglais - absents jusque-là.

Répartis en 18 équipes,
les 123 nouveaux élèves ingénieurs
ont conçu de A à Z des robots,
dans le cadre du Challenge Lego.



Plus d'heures, moins de temps en amphi : PluriPASS réussit ce tour de force grâce à l'enseignement à distance. Il représente 30 % des cours fondamentaux et la quasi-totalité des unités optionnelles (sur le handicap, la modélisation mathématique des épidémies, le sport...). « Certains enseignants n'ont gardé qu'une heure en présentiel, pour insister sur des points et répondre aux questions », poursuit Élisabeth Letertre.

Les cours à distance sont programmés dans le planning hebdomadaire de l'étudiant. « On réserve une plage horaire dans la journée, mais s'il préfère travailler le soir, libre à lui ». Pour accéder aux contenus, l'étudiant doit se connecter à la plate-forme d'apprentissage en ligne Moodle, qui regroupe les ressources pédagogiques de l'UA, et choisir la partie qu'il veut approfondir. Les cours y prennent des formes variées. Certains ont l'aspect de simples pages Internet, avec du texte, complété ou non par des schémas, des illustrations ou renvois vers des ressources externes. D'autres s'ouvrent sur une vidéo de l'enseignant qui introduit face caméra son sujet, et se poursuit par des diaporamas sonorisés. Les plus sophistiqués mettent en scène les enseignants dans de courts films, avec incrustations d'animations. « C'est parfois plus facile de comprendre avec la voix, avec les gestes de l'enseignant », note Pierre Gramain qui travaille à la médiatisation des contenus avec Charlène Laurier, également conceptrice pédagogique, et Anne-Sophie Oudini, administratrice Moodle.

Rien n'est arrêté sur la forme. « Il y a un côté artisanal, avoue Pierre Gramain. Chaque cours, chaque enseignant a ses spécificités. À nous de lui proposer une médiatisation pertinente, de trouver le meilleur moyen de faire passer son message ».

■ Forum, chat

Ces cours en ligne sont souvent accompagnés d'un questionnaire d'auto-évaluation. La réussite à ces QCM peut conditionner l'accès à des chapitres plus avancés.

Chaque module comporte également un forum. Les étudiants peuvent échanger sur le contenu, en déposant des commentaires écrits ou audios (en anglais par exemple), et résoudre, grâce à l'aide de leurs pairs, les difficultés rencontrées. L'enseignant peut intervenir à tout instant. Il peut même programmer des séances de chat, afin de répondre en direct aux questions. ■

Le tutorat « se dépoussière »

L'Association angevine pour le tutorat PluriPASS (2ATP) apporte un soutien scolaire et psychologique à quelque 1 200 « Pluripassiens ». Grâce à l'implication de 150 tuteurs, élèves de 2^e année, et d'une trentaine de « chefs de matière », inscrits en 3^e année de médecine, pharmacie ou maïeutique, elle propose à chacun de ses adhérents, moyennant 51 euros par an, de suivre 3 heures de cours d'approfondissement chaque semaine, organise des tests hebdomadaires et quatre examens blancs dans l'année. Par un système de parrainage, elle rassure dans les moments d'appréhension. Elle aide également les étudiants à affiner leur Projet personnel et professionnel (3PE), ébauché avec une psychologue de l'orientation.

L'introduction de nouvelles formes pédagogiques dans PluriPASS a amené les responsables du tutorat à s'interroger sur leurs propres méthodes. « Ça nous a poussés à sortir d'un format un peu poussiéreux qui reposait beaucoup sur le papier, avoue Hadrien Robidas, président de 2ATP, en proposant de nouveaux outils, comme des diapositives interactives de révision, ou une chaîne Youtube ».

Cette chaîne sera régulièrement alimentée par des vidéos sur des thématiques ciblées, « pour apporter du contenu complémentaire aux cours, expliquer des points sur lesquels les enseignants ne s'attardent pas, avec notre propre culture, notre langage », indique David Cognée, étudiant en 4^e année de médecine, et vice-président de l'association en charge de l'innovation pédagogique. Parmi les autres projets de cette commission nouvellement créée : la relance d'un site de QCM en ligne, « pour répondre aux besoins d'entraînement intensif ». ■

Istia : une promotion, trois spécialités

Plus de 120 étudiants ont fait leur rentrée en 1^{re} année du cycle d'ingénieur de l'Istia. Le tiers tentera d'obtenir un diplôme dans les deux nouvelles spécialités de l'école : Bâtiment et sécurité, et, Génie biologique et santé.

Les rentrées se suivent mais ne se ressemblent pas à l'Istia. Habilitée depuis 2006 à délivrer le titre d'ingénieur dans la spécialité Génie des systèmes industriels (GSI), l'école accueille depuis septembre 14 étudiants dans la spécialité Bâtiment et sécurité portée par le département Maintenance immobilière et sécurité (MIS), et 38 dans la spécialité Génie biologique et santé pilotée par le département Ingénierie des secteurs de santé et bioproduits associés (Issba).

Malgré des parcours variés, les 123 aspirants ingénieurs ont dû faire front commun du 21 au 25 septembre, à l'occasion du Challenge Lego, l'événement qui marque la rentrée de l'Istia depuis 4 ans. Répartis par équipe de six à sept, mêlant différentes compétences, ils ont dû concevoir, à partir d'éléments de la célèbre marque de jeu, un robot capable de couvrir en un minimum de temps un parcours en ligne droite avec des tranchées. « La grande nouveauté de cette édition, indique Sylvain Verron, enseignant-chercheur à l'Istia et cerveau du challenge, c'était l'intégration des nouvelles spécialités, avec des profils bien moins orientés techniques que les traditionnels étudiants de GSI. Mais chacun a pu contribuer, que ce soient ceux de MIS, qui ont une culture technologique, ou bien ceux de santé, qui ont été actifs sur la recherche d'idées, la communication et la présentation de leur équipe ».

« Ce qui est formidable, s'est enthousiasmé le député Luc Belot, venu remettre les récompenses aux vainqueurs, c'est qu'il y avait 18 équipes et autant de concepts. Garder cette capacité à faire autrement, garder cette capacité à innover ».

■ Un parrain spécialiste de l'immobilier

La semaine d'intégration, à la fois ludique et formatrice grâce au challenge, s'est conclue par une cérémonie officielle, en présence des représentants de l'entreprise qui parrainera la nouvelle promotion d'élèves ingénieurs. Après Dorel en 2014, c'est la société Telmma qui a accepté d'accompagner les étudiants durant leurs 3 ans de formation. Travaillant pour le compte d'investisseurs immobiliers (construction, gestion, services), elle leur proposera des stages, des conférences, des visites de sites... Les élèves de la spécialité Bâtiment et sécurité seront intéressés en premier lieu, mais ils ne seront pas les seuls, assure Fabrice Guérin, directeur de l'Istia : « Les trois spécialités et le titre d'ingénieur s'appuient sur des valeurs communes : la recherche de qualité, d'innovation, l'éthique... Après, ce n'est que le champ d'application qui change ». ■

Football gaélique : le Suaps prend l'Éire



Le football gaélique est l'une des nouvelles disciplines proposées aux étudiants et personnels de l'UA par le Service universitaire du sport et des activités physiques (Suaps). Rencontre avec la coach de l'équipe, Kayleigh O'Sullivan.

Vous pensiez que les Irlandais étaient d'indécrottables joueurs de rugby ? Pas faux. Mais sur l'île, la discipline est largement devancée dans les cœurs, et par le nombre de pratiquants, par un sport traditionnel : le football gaélique. Kayleigh O'Sullivan en sait quelque chose. Sa famille est originaire du sud du vert pays, là où, une fois par an, la vie s'arrête, le temps de la finale de la Ligue nationale disputée à Croke Park. « *C'est un sport très complet. Il repose sur les compétences des sports collectifs, comme le soccer, le basket, le rugby, le hand... mais sans les innombrables arrêts de jeu du rugby, ou l'esprit individuel du foot. C'est ludique. On court beaucoup. Les contacts sont limités, il n'y a pas de plaquage. Pour marquer, il faut être hyper collectif* ».

La passion de transmettre

Rebond, accélération, changement de direction... Le parcours de Kayleigh O'Sullivan est à l'image du sport qu'elle pratique : vif et surprenant. Après avoir obtenu un master de droit à Manchester, elle exerce comme juriste, puis vire de cap en 2008. Direction : Angers et sa Faculté de droit, d'écono-

mie et de gestion. Durant 3 ans, elle y enseigne l'anglais et son vocabulaire juridique. La jeune femme perfectionne sa pédagogie, obtient son Capes en 2013, fait cours à des collégiens et lycéens, avant de revenir à l'université. Rattachée à l'UFR Santé, elle intervient depuis la rentrée dans le tout nouveau parcours PluriPASS (l'anglais était jusqu'ici absent de la Première année commune aux études de santé).

Le trèfle irlandais compte trois feuilles. Kayleigh O'Sullivan a également plusieurs facettes. Depuis son arrivée dans l'Hexagone, elle dispute le championnat féminin de football gaélique, avec les clubs de Rennes, puis de Niort. « *Partout où il y a des Irlandais, il y a du football gaélique* », plaisante-t-elle. Ce détail n'a pas échappé à Alexandre Pietrini. L'année dernière, le directeur du Suaps a introduit la discipline dans les cours réservés aux étudiants ingénieurs de l'Istia. Devant le succès de ces séances, il a voulu ouvrir la discipline à l'ensemble de la communauté universitaire. Restait à trouver un coach. « *Quand il me l'a proposé, j'ai tout de suite dit oui*, se souvient Kayleigh O'Sullivan. *Ça me fait très plaisir de pouvoir faire connaître ce sport* » qui, au-delà de son intérêt physique, repose sur « *des valeurs* ». Exemple : il n'existe pas de championnat professionnel, les meilleurs joueurs irlandais évoluent tous sous le statut amateur.

Un sport mixte

Chaque mercredi depuis septembre, Kayleigh O'Sullivan distille à une dizaine d'étudiants l'état d'esprit propre à ce sport et les quelques gestes techniques spécifiques (pick-up, solo...). « *C'est ouvert aux filles*, insiste-t-elle du haut de son mètre 58. *Tout le monde est bienvenu. L'avantage, c'est qu'il n'y a pas de grande différence de niveaux : tout le monde découvre* ». En l'absence de terrain équipé de cages de foot surmontées de poteaux de rugby (les deux manières de marquer), les entraînements ont lieu sur la pelouse synthétique du stade Paul-Robin, à deux pas du campus Belle-Beille, à partir de 18 h.

Les plus motivés ont pris une licence et se retrouvent le samedi matin, au parc des sports de la Baumette, pour la séance hebdomadaire du GAF 49, le tout nouveau club angevin de football gaélique. Avec, sur le terrain et sur le banc, une certaine... Kayleigh O'Sullivan. ■

Un nouveau club à Angers

Kayleigh O'Sullivan est l'une des trois coaches du Gaélique Angers Football (GAF 49). Le club a vu le jour cet été, à l'initiative d'un membre de l'UA. François Jouet, assistant de communication à l'Istia, a redécouvert les qualités de ce sport lors des séances proposées par le Suaps aux élèves ingénieurs. Le club qu'il a fondé compte aujourd'hui une vingtaine de membres.

La formation continue ouvre ses portes

La Direction de la formation continue (DFC) a participé à l'opération « Nouvelle vie professionnelle » organisée le 5 novembre dans 150 villes de France, à l'instigation de l'agence d'informations spécialisées dans l'enseignement AEF et du réseau Formation continue à l'université. Durant l'après-midi, 80 personnes, en activité ou en recherche d'emploi, souhaitant donner un nouveau souffle à leur carrière, ont été reçues à l'Espace culturel. La DFC leur a apporté des conseils personnalisés pour faire avancer leur projet, ainsi que des informations sur l'offre de l'Université d'Angers, sur l'alternance, sur la validation des acquis professionnels (VAE-VAP), ou encore sur la possibilité de poursuivre des études supérieures même sans le baccalauréat, après avoir validé un DAEU. Prochain temps fort : le 18 janvier, à 18 h, à l'Espace culturel, avec une conférence sur « La réforme de la formation professionnelle et la nouvelle place de la fonction formation dans l'entreprise ».



La Direction de la formation continue de l'UA a apporté informations et conseils au public le 5 novembre.

Ce don qui sauve **des vies**

Dans le cadre d'un partenariat avec l'Établissement français du sang, sept collectes sont prévues en 2015-2016 sur les campus de l'Université d'Angers.

Sarah a commencé à donner son sang alors qu'elle était au lycée. Aujourd'hui étudiante en licence de biologie, elle continue de se rendre au centre angevin de l'Établissement français du sang (EFS), « de temps en temps. On n'y pense pas forcément », reconnaît-elle. Lorsqu'elle a appris qu'une collecte était organisée à la Faculté des sciences, la jeune femme a saisi l'occasion. « C'est plus pratique. Et puis, on sait que ça peut aider ». « Ça va aider, la corrige l'infirmière tout en cherchant ses veines. Ça va même sauver des vies ».

Comme Sarah, près de 70 personnes, étudiants et personnels, se sont présentées à la collecte organisée par l'EFS l'après-midi du 12 octobre, « dont 24 nouveaux donneurs, se félicite Caroline Lacour, médecin responsable des collectes dans l'enseignement et les entreprises du Maine-et-Loire. *Ce type d'opérations sur les campus est important pour nous. L'un des objectifs de l'EFS est de recruter de nouveaux donneurs, de les sensibiliser sur les différents dons possibles, de sang, mais aussi de plasma, de plaquettes, de moelle osseuse, et de les fidéliser. Car ce sont nos futurs donneurs pour les années à venir* ».

D'octobre à mars, sept dates sont programmées dans les différentes composantes de l'UA. Pour donner, il faut avoir plus de 18 ans, être en bonne santé, peser plus de 50 kg, ne pas venir à jeun, et se munir d'une pièce d'identité.



Quatre collectes de sang ont été organisées cet automne à l'UA.

L'info en +

Une collation est proposée après chaque prélèvement. Financée par l'EFS, elle est organisée et servie par les associations étudiantes de la composante concernée, ou par les étudiants Relais santé du service universitaire de médecine préventive.

Le Campus Day en images

Quelque 4000 étudiants et personnels ont fêté la rentrée, le 24 septembre sur le campus Belle-Beille, lors du 3^e Campus Day. Retrouvez l'album photos de l'événement sur le site de l'UA :



Colloques et journées d'études

Angers | de décembre 2015 à mars 2016

Journées d'études « Droit et gouvernance du patrimoine architectural et paysager », Centre Jean-Bodin, les 15 et 16 décembre 2015
Contact : Arnaud de Lajartre

Colloque international « Migration, développement et citoyenneté », ESO, les 18 et 19 décembre 2015, à Meknès (Maroc)
Contact : Chadia Arab

Colloque international « Le théâtre d'Alexandre Dumas : héritages et renouvellement », Ceriec, les 4 et 5 février 2016
Contact : Anne-Marie Callet-Bianco

Workshop « Environnement, territoire et milieu urbain : regards croisés », Granem, le 10 mars 2016
Contact : Muriel Travers

Colloque international « Droit du service public, droit européen, droit public », Centre Jean-Bodin, le 11 mars 2016
Contact : Martine Long et Fabien Tesson

Colloque « Droit patrimonial de la famille », Centre Jean-Bodin, le 24 mars 2016
Contact : Flore Gasnier et Anne Dobigny-Reverso

Liste non-exhaustive, plus d'informations sur www.univ-angers.fr



Les dates à retenir

23 janvier 2016 : l'Université d'Angers et ses composantes seront présentes au salon Studyrana, organisé samedi 23 janvier au parc des expositions d'Angers. Parmi les temps forts : une conférence sur « les filières de formation d'ingénieurs à l'UA ». De 12 h à 13 h, seront ainsi présentées l'école Istia dans sa version élargie à trois spécialités du titre d'ingénieur (Bâtiment et sécurité / Biologie et santé / Systèmes industriels) ainsi que le Cursus master ingénierie (CMI) dispensé à la Faculté des sciences dans trois domaines (Végétal / Photonique / Chimie).

27 février 2016 : étudiants, personnels et enseignants accueilleront les visiteurs de 9 h 30 à 17 h 30, le dernier samedi de février, pour la grande journée portes ouvertes de l'Université d'Angers. L'occasion pour les lycéens et leur famille de découvrir les lieux et la palette de formations (400 diplômés).

Bloc-notes

Bérandère Taxil, juge à la CNDA

Professeure de droit international et européen à l'Université d'Angers, Bérandère Taxil siège depuis fin novembre, en parallèle de ses missions à l'Université d'Angers, comme assesseur à la Cour nationale du droit d'asile (CNDA). L'universitaire a été désignée par le Haut-Commissaire aux Nations Unies pour les réfugiés, afin de le représenter dans cette juridiction administrative spécialisée. Rattachée au Conseil d'État, la cour statue sur les décisions relatives au droit d'asile, et examine en particulier les recours formés contre les décisions de l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra).

Plaideurs internationaux

Une équipe de l'Université d'Angers participera pour la première fois au concours René-Cassin, plus ancienne épreuve francophone de plaidoiries sur le droit européen des Droits de l'Homme. Avec l'appui du Réseau angevin de droit international et européen (Radie), désormais présidé par Thomas Janvrin, les trois étudiantes inscrites en 1^{re} année de master, Nora Girardon (Droit privé), Apsara Moselle (Droit privé), et Laurie Valverdé (Droit public, parcours International et européen), vont dans un premier temps tenter de décrocher une place en demi-finale, grâce à leur mémoire rédigé à partir d'un cas fictif. Trente équipes d'Europe et du Canada seront retenues pour les demi-finales, disputées à Strasbourg les 30 et 31 mars, avant la finale des plaidoiries le 1^{er} avril. En parallèle, pour la troisième année consécutive, une autre équipe de l'UA prendra part au concours de procès simulé en droit international Charles-Rousseau.

Qiong He distinguée par la Société chimique de France

Une étudiante de l'Université d'Angers, Qiong He s'est vu décerner le prix annuel de la subdivision Electrochimie de la Société chimique de France (SCF), pour la promotion de l'électrochimie au niveau de l'enseignement en licence et master. Le jury a récompensé ses travaux pour la mise au point d'un capteur électrochimique servant à l'étude de la biodégradation de résidus médicamenteux (l'hydroquinone) par un champignon filamentueux, *Scedosporium dehoogii*. Des travaux réalisés pour l'obtention de son master 1 Science et ingénierie de l'environnement, dans le cadre d'un stage encadré par les professeurs Jean-Philippe Bouchara, spécialiste des infections respiratoires fongiques, et Maxime Pontié, qui enseigne à la Faculté des sciences le génie des procédés et la chimie analytique dans le domaine de l'environnement.

En 2014 déjà, une autre étudiante de Maxime Pontié, Salma Ben Rejeb, étudiante en master 2 Sciences et ingénierie de l'environnement, avait reçu le prix annuel du groupe d'électrochimie de la SCF, pour sa contribution au développement d'une biopile à micro-organismes.

Prix littéraire

Première rentrée littéraire remarquable pour Alexandre Seurat. Agrégé de lettres modernes, l'enseignant de l'IUT Angers-Cholet a publié en août son premier roman, « La Maladroite », paru aux éditions du Rouergue. Ce récit choral revient sur « l'affaire Marina », du nom de cette fillette morte sous les coups de ses parents en Sarthe, à travers les témoignages de ceux qui n'ont pu éviter le drame. Bien accueillie par la critique et les libraires, la courte fiction

a été sélectionnée sur plusieurs listes de concours littéraires, et s'est notamment vu décerner le prix « Envoyé par la Poste », récompensant une première œuvre.

Infocampus : 8 400 visites

Entre le 27 août et le 4 octobre, plus de 8 400 étudiants ont poussé les portes d'Infocampus, le guichet unique d'informations mis en place par l'UA pour toutes les demandes de renseignements et démarches hors-scolarité (transport, logement, emploi, sport, santé...). Près de 6 000 jeunes se sont rendus à la Passerelle, sur le campus Belle-Beille, où le dispositif avait été lancé, à l'été 2014. Ils ont été plus de 2 400 à s'adresser aux ambassadeurs Infocampus déployés, pour la première rentrée, au sein de la bibliothèque universitaire du campus Saint-Serge.

« Les Mutations de la culture patrimoniale »

Maître de conférences en géographie à l'Esthvia, spécialisé en culture et tourisme, membre du laboratoire Espace et sociétés, Jean-René Morice vient de diriger, en collaboration avec les professeurs d'histoire Guy Saupin (Nantes) et Nadine Vivier (Le Mans), un ouvrage sur « Les Mutations de la culture patrimoniale ». Regroupant les travaux d'une vingtaine d'auteurs, le livre de 270 pages paru en octobre aux Presses universitaires de Rennes, « s'est fixé comme but d'offrir une analyse de nature pluridisciplinaire susceptible d'enrichir la réflexion sur l'émergence d'une nouvelle culture patrimoniale en prenant prioritairement en compte toutes les grandes mutations » vécues par le secteur ces dernières années, notamment la montée en puissance du patrimoine immatériel - en particulier sonore - l'évolution des modes de gouvernance, la mise en scène du patrimoine à destination du grand public, l'apport des nouvelles technologies...

Nouveau campus pour Saumur

La communauté d'agglomération de Saumur a annoncé son intention de faire émerger un « pôle de formation » dans le quartier de la Croix-Verte (au nord de la Loire). Il regroupera les 400 étudiants de l'antenne saumuroise de l'UA, jusqu'ici sur l'île, qui suivent des formations de l'Esthvia liées au tourisme et au monde du cheval, ainsi que les 200 élèves de l'école d'infirmières (Ifsi et Ifas). Les Compagnons du devoir et du Tour de France pourraient également rallier le projet estimé à 11 M€. Porté par Saumur Agglo avec l'aide de la Région, il devrait se concrétiser d'ici 2019.

Cholet : effectifs du DUC en hausse

Le Domaine universitaire choletais (DUC) accueille 730 étudiants, contre 540 l'an dernier. L'augmentation est en grande partie imputable à la relocalisation de formations de l'IUT jusque-là dispensées dans un bâtiment de la rue Henri-Huré : le DUT Carrières sociales et les licences professionnelles Management des PME-PMI, et Gestion et conception de projets industriels qui comptent au total près de 140 étudiants. Une cinquantaine d'inscriptions supplémentaires ont aussi été enregistrées dans les autres filières. L'ouverture de la 2^e année de la double licence histoire-droit participent à ce bon résultat. Au total, 21 formations universitaires sont proposées à Cholet, sans compter le DAEU, le diplôme d'accès aux études universitaires.

GMP, le moteur d'une carrière

Olivier Boudot a intégré l'une des premières promotions du DUT GMP. Il est aujourd'hui cadre au sein du groupe Safran.

Né il y a 20 ans, le département de l'IUT Génie mécanique et productique (GMP) a permis à 800 jeunes d'obtenir un diplôme universitaire de technologie dans cette spécialité. Parmi eux, Olivier Boudot, 36 ans, cadre dans l'industrie aéronautique.

1998. Olivier Boudot prépare un bac S, option biologie, au lycée Jean-Bodin des Ponts-de-Cé. L'élève de Terminale s'interroge sur son avenir. « Je voulais faire une formation diplômante courte ». Reste à déterminer dans quel domaine. L'opération portes ouvertes organisée à Cholet par un tout jeune département de l'IUT retient l'attention de ce fils de tourneur-fraiseur. Il s'inscrit, comme 53 autres, en DUT Génie mécanique et productique. « C'était un pari », confesse celui qui dirige aujourd'hui un service d'approvisionnement de la Snecma, le fabricant de moteurs pour l'aviation civile et militaire. Olivier Boudot garde un « très bon souvenir » de ces deux années de DUT, sur « un campus à taille humaine, avec des enseignants très impli-

qués, un atelier bien équipé. J'y ai eu mon premier contact avec la matière, avec les pièces, les machines. Cela reste quelque chose de primordial pour moi : cela m'a donné une idée concrète de comment ça se passe sur le plan industriel. Cette approche, je ne l'ai pas retrouvée dans le reste de mes études ».

Diplômé en 2000, Olivier Boudot poursuit sa formation à Metz, par deux années en Institut universitaire professionnalisé, puis par un bac+5, un DESS en Génie mécanique. Il réalise son stage de fin d'études à la Snecma, durant lequel il participe à l'amélioration d'un procédé de soudage. Six mois plus tard, en mai 2004, la filiale du groupe Safran lui propose un CDI. Il collabore à la mise au point d'un nouveau moteur, en étant plus spécialement chargé des échanges de données techniques avec un partenaire russe. L'enfant de Mûrs-Érigné gravit les échelons. En 2009, il est expatrié à Taïwan. Il y représentera durant 3 ans les intérêts de son entreprise auprès des fournisseurs locaux. À son retour, en 2012, l'ingénieur supervise la performance de fournisseurs taïwanais, mais aussi français et israéliens. Après avoir validé deux forma-

tions diplômantes en anglais, l'une sur la gestion de production (Apics CPIM), l'autre sur des méthodes d'amélioration des processus (*black belt*), le jeune cadre est nommé responsable de service et veille à la fourniture de quelque 400 pièces forgées.

Connaissances de terrain

Depuis son bureau, sur le site de Corbeil-Évry, spécialisé dans l'usinage et l'assemblage, Olivier Boudot n'oublie pas sa formation initiale. « Ce sont les deux années les plus importantes pour moi, affirme-t-il. Elles me servent encore aujourd'hui. Ça me permet d'avoir une idée précise de la faisabilité d'une pièce dans les projets, mais aussi du temps, du nombre de personnes qu'il faut pour la réaliser. Quand un fournisseur me présente un devis un peu gonflé, je le vois ».

Olivier Boudot encourage les jeunes à se lancer dans un DUT. « Aujourd'hui, il n'y a pas assez de personnes qui sortent de ces filières, alors qu'il y a de la place dans des entreprises qui créent de la valeur. Ce sont des profils recherchés ».

L'info en +

Fondé en 1966, l'IUT Angers-Cholet fêtera ses 50 ans en 2016. Divers événements et animations ponctueront cette année anniversaire, de mars à novembre.

Un 20^e anniversaire à l'Ensam

Le département GMP a fêté ses 20 ans le 6 octobre, dans ses nouveaux locaux angevins. Durant l'été, deux des trois formations (le DUT Génie mécanique et productique, et, la licence professionnelle Conception et réalisation de machines spéciales) ont quitté le bâtiment qui a vu naître le département à Cholet en 1996. Elles sont désormais dispensées au sein du campus des Arts et métiers, boulevard du Ronceray. Outre les perspectives de coopération scientifique et de mutualisation de moyens, le rapprochement avec l'Ensam offrira aux étudiants du DUT la possibilité de poursuivre sur une 3^e année de la même spécialité, dans le cadre d'un *bachelor* qui sera mis en place à compter de la rentrée 2016 par l'Ensam. « Notre objectif commun est de favoriser l'accueil des bacheliers technologiques dans des filières qui ne sont pas les mieux appréciées des lycéens actuellement alors qu'elles forment des jeunes qui sont très recherchés », explique Jean-Paul Saint-André, président de l'UA.

Découvrez en vidéo un exemple de projet mené par des étudiants de GMP : la création d'une grue pour caméra.





www.univ-angers.fr

Présidence de l'université | 40 rue de Rennes
BP 73532 | 49035 ANGERS cedex 01
Tél. 02 41 96 23 23 | Fax 02 41 96 23 00



université
angers